

Souvenirs, souvenirs...

(3)

Panem et circenses

Donnez-leur du pain et les jeux du cirque (Tibère)

Je me souviens encore de ces après-midi dominicaux d'hiver dans les années cinquante. Nous habitions une ville de l'est où, sous ces latitudes, le temps devient vite froid et rigoureux. Une chape de nuages gris enveloppait la région, la température descendait vite et le ciel restait bas et plombé souvent pour plusieurs semaines...

Nous demeurions près du grand hôtel de la ville, auquel était attenante la salle de spectacle la plus spacieuse de la cité. Dans le début de ces dimanche après-midi, on voyait y converger à pied (souvenez-vous, on ne sortait guère l'éventuelle voiture pour un simple « tour » en ville) tout un ensemble de « messieurs », chaudement emmitoufflés dans leur manteau et leur cache-nez, le chapeau ou la casquette immanquablement visé sur la tête.

Mais où se rendaient donc tous ces lorrains sérieux et travailleurs, sans leur épouse ni leur progéniture restées chaudement dans le foyer familial, lisant, écoutant la radio ou faisant leurs devoirs (souvenez-vous, pas de télé en ces temps préhistoriques...). Non, n'oubliez pas le pire, mesdames ! A cette époque il n'y avait pas encore de films classés « X » et seule une tournée annuelle, emplumée mais très chaste, de l'une des équipes du Casino de Paris faisait vibrer nos papas accompagnés généralement de leur épouse et parfois même des « grands » de la famille.

Non, l'ensemble de nos bons provinciaux allait se défouler de leurs petits tracas quotidiens par gladiateurs interposés, je veux dire par catcheurs interposés. Les fifties furent, en effet, l'occasion d'un engouement extraordinaire pour ce théâtre du bien et du mal, du blanc et du noir, du bon et de la brute (je n'ai pas dit, des truands...)

Il faut savoir qu'à cette époque nous connaissions bien (ne serait-ce qu'au travers des comptes-rendus sportifs des journaux du Lundi) le nom des grandes vedettes de ce 'sport', comme de nos jours, vos petits enfants connaissent par cœur ceux des catcheurs-stars américains (Triple H, Johny Nitro, White Storm, Méphisto...) et s'échangent même leurs images à la récré.



Pour nous, il y avait aussi les bons et les méchants :

- l'Ange Blanc (grand pourfendeur de méchants devant l'éternel),
- le Petit Prince (sans doute un cousin de la même famille),
- René Ben Chemoul (un puriste, qui sut ensuite faire fortune en habillant « les hommes forts »),
- Lino Ventura, Gilbert Leduc, Laurent Dauthuille, le taureau de Buzenval, qui faillit devenir champion du monde de boxe des poids moyens face à Jack La Motta...

et de l'autre côté, les affreux :

- le Bourreau de Béthune (il faut s'appeler Alexandre Dumas pour imaginer un nom pareil !) prototype du féroce méchant.

- Il était aidé dans ces basses œuvres par les vilains Bobby Duranton, Chéri Bibi et Karl von Chenock (non, non, je n'invente rien). Ce dernier était considéré comme le meilleur étrangleur des rings et de plus il était allemand (soi-disant). Je vous rappelle que la guerre était finie depuis moins de 10 ans et, de ce fait, il était livré honteusement à la vindicte populaire, ce qui le laissait parfaitement stoïque et impassible. C'en était quasiment suicidaire ! Et j'en oublie tant, comme le Boucher de la Villette, André le Géant, l'Homme Masqué...

N'oubliez jamais que ce sport était tellement populaire que, dans ma ville où il y avait aussi un stade et une équipe de football professionnelle, la grande salle de catch faisait souvent plus d'entrées que le match de foot de championnat de France du dimanche car, à cette époque, on ne jouait que les dimanches après-midi, les nocturnes n'existant pas encore.

Pour vous donner un aperçu de l'engouement populaire pour le catch, sachez qu'à Paris durant cette décennie, il y avait «combats» tous les soirs et que l'on se battait pour y entrer. Certaines salles parisiennes de l'époque : Salle Wagram, Elysée Montmartre et surtout le défunt Vel d'Hiv, ont vu des soirées de plus de 15.000 personnes.

L'Ange Blanc était devenu si célèbre qu'il en acquit le don d'ubiquité car, certains dimanches, il catchait dans trois villes différentes (c'est parfois bien pratique une cagoule !)

La toute jeune télévision française (une seule chaîne) ne pouvait évidemment pas laisser passer un tel engouement populaire et ce fut aussi la décennie de rendez-vous fameux sur les petites lucarnes de Cognacq-Jay en fin de soirée et en noir et blanc (bien sûr). Les commentateurs étaient souvent aussi excités que le public qui se pressait autour des rings (Raymond Couderc, Claude Darget, Léon Zitronne...)

Et puis un jour, tout se tassa. La mode n'était plus aux salles braillardes et transpirantes. D'autres idoles se levaient, sans doute aussi braillardes et transpirantes que leurs prédécesseurs mais, grande nouveauté inédite, elles tenaient une planche plate et colorée entre leurs mains, avec 6 cordes métalliques qui vibraient d'un rythme jamais entendu jusqu'alors. Elles emportèrent dans un torrent furieux tous ceux et celles qui étaient nés entre 1940 et 1950, je veux parler des Yé-yés, les enfants des amateurs de catch. Qui étaient-elles, ces idoles ? Qui étions nous si (comme moi) vous avez vibrés, criés, chantés sur ces sons métalliques inconnus, ces vibratos et ces tempos carrés qui vous donnaient automatiquement envie de bouger.



Si nous cherchons l'origine de ces musiques frustrées mais pour lesquelles mon cœur s'affole toujours, il nous faut remonter de quelques dizaines d'années, vers le blues rural des noirs du Sud des États-Unis, lors de la première moitié du XXe siècle. Les Charley Patton, Blind Lemon Jefferson et autres Barbecue Bob ont commencé à jouer et surtout à chanter leur peine et leur misère en s'aidant de vieilles guitares pourries, d'harmonicas, de planche ondulées en bois (les fameuses 'wash board') qui permettaient de rythmer la musique grâce à quelques dés à coudre au bout de chaque doigt.

Leur musique, le Delta blues (le grand delta du Mississippi), s'inspirait de vieilles mélodies africaines et des chants religieux repris en chœur lors du service du dimanche, les fameux 'gospels'.

Comme leurs instruments, la ligne mélodique des 'Deltas blues songs' était très simple (trois accords de guitare), souvent jouée en mineur, ce qui permettait d'accentuer l'impression de tristesse et de nostalgie de ces morceaux. Les meilleurs musiciens prenaient leur guitare dans une main, leur baluchon dans l'autre et se déplaçaient dans le Sud, comme des vagabonds (ou, image plus noble, comme les trouvères et baladins de notre Moyen-âge), jouant souvent pour le seul couvert dans bien des cas.

Puis, l'industrialisation et la prospérité de l'Amérique augmentant, ils sont montés insensiblement dans les villes du Nord (Chicago, Détroit, Kansas City...) où nombre de leurs 'pays' bossaient durement dans les nouveaux outils industriels d'Henry Ford et consorts. Leur réputation s'étendit mais uniquement dans le monde noir. L'électrification des instruments (guitare, harmonica, contrebasse, caisse claire, etc.) leur permit de jouer dans de plus grandes salles citadines, mais aussi de donner plus de punch à ces tempos basiques et carrés.

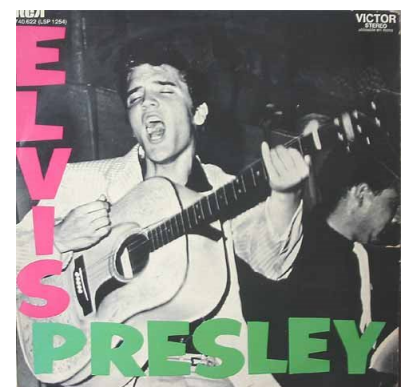
Ce fut l'époque des premières vedettes (toujours dans l'univers noir) de ce blues urbain, encore appelé 'Blues de Chicago'. Leurs noms : Muddy Waters et son toujours moderne « *Got my mojo working* » ; Sonny Boy Williamson et son harmonica magique « *Good morning, school girls* » ; Howlin' Wolf et ses hurlements de loup « *Crying at day break* » ; Willy Dixon et son « *Wang dang doodle* », qui fut le maître de la transposition des thèmes archaïques du Sud en arrangements contemporains ; Big Bill Bronzy et tant d'autres. A vous qui me lisez et qui n'êtes peut-être pas de très grands spécialistes, ces noms doivent peut-être paraître moins étrangers à vos oreilles.

Leurs successeurs des années 50 : Bo Diddley, sa guitare rectangulaire et son rythme (ses riffs) « *I'm a man* » ; T-Bone Walker « *Call it a stormy Monday* » ; Chuck Berry (« *Johnny B good* » ; John Lee Hooker « *Boom, boom* », etc... se montrèrent encore plus agressifs dans leurs sons et dans leurs attaques musicales. Là, ne me dites pas que vous n'avez jamais entendu ces différents noms !

Dans ces États-Unis encore ségrégationnistes des fifties, les blancs n'écoutaient guère ou ne connaissaient pas les musiciens noirs. Mais curieusement, ceux du Sud qui n'appréciaient guère la guimauve à l'honneur sur la Côte Est, électrifèrent très vite leurs guitares et donnèrent un nouveau souffle, plus vif, plus clair, plus « électrisé », aux vieilles ballades 'cow-boys' du Sud et de l'Ouest, encore appelée de nos jours la musique « country ».

Et un beau jour de l'été 1953, un jeune (18 ans) et beau camionneur du Mississippi, dénommé Elvis Aaron Presley, poussa la porte d'un minable petit studio d'enregistrement pour faire un cadeau à sa mère. Avec une superbe voix ronde, puissante et originale, il enregistra deux chansons 'noires' à ses frais (dont le superbe « *That's allright Mama* »), et ce sur un 45 tours en plastique souple et translucide dont vous avez peut-être gardé le souvenir.

Il avait pris un curieux style rythmique à mi-chemin entre le blues et la country (du blues 'blanc', si vous voulez). Ce furent les prémices de l'extraordinaire carrière mondiale que vous connaissez tous (1 milliard de disques vendus, 31 films, 1 500 spectacles, etc..)



Mais abandonnons la carrière d'Elvis, qui n'était pas mon propos initial, et revenons à nos fifties. Le succès d'Elvis eut un effet boule de neige sur tout le Bill Board américain. Les chanteurs de ce type de musique, rebaptisée rapidement « Rock and Roll : approximativement 's'enrouler et tourner/faire des tonneaux' », se multiplièrent aux Etats-Unis.

Je vais vous rappeler les noms de quelques uns d'entre eux et vous aider en vous donnant un de leurs titres majeurs :

D'abord des blancs : Bill Haley et ses Comets « *Rock around the clock* », Buddy Holly « *Peggy Sue* », Carl Perkins « *Blue suede shoes* », Jerry Lee Lewis « *Great balls of fire* » ..., Eddy Cochran « *Summertime blues* », Gene Vincent « *Bebop a lula* », etc..

et enfin la reconnaissance des noirs : Chuck Berry « *Sweet little sixteen* », Little Richard « *Lucille* », Fats Domino « *Blueberry hill* », Bo Diddley « *Hey, Bo Diddley* »...

Cette musique endiablée (ou musique du diable, selon les opinions de chacun) traversa rapidement l'Atlantique pour se fixer en Angleterre (concordance de langue oblige) avec, bien avant les Beatles, la belle gueule et la voix de Cliff Richard et de ses Shadows « *Move it* », Billy Fury « *Wondrous place* », Roy Orbison « *Pretty Woman* » et autres Tommy Steele « *Singing the blues* » prirent rapidement les premières places des Hit Parades londoniens.

Et nous, allez-vous me dire ? Que sont devenus les enfants des amateurs de catch dans cette histoire ? Comme souvent en France, nous étions un petit peu en retard. Etaient-ce les chansons françaises des Compagnons de la Chanson que nous serinait Radio Luxembourg ? Etaient-ce l'existence d'un gouffre entre langue française and the English Language ? Quoi qu'il en soit cette vague déferlante nous passait au dessus de la tête.

Il y eut bien quelques précurseurs : Henri Cording (Henri Salvador pour les intimes), Danyel Gérard dont la première carrière fut brisée net par ses 22 mois d'Algérie, Claude Piron (rebaptisé Dany Boy, quelques années plus tard), sans oublier Boris Vian qui s'y est fait plaisir dans les années 55 (« *le 'blouse' du dentiste* »), tous ont chanté cette musique de sauvages entre les années 55 et 60 (parfois même sur un mode caricatural). Mais nous n'étions pas encore prêt !

Il fallut la conjonction de deux événements novateurs pour que nos oreilles et nos neurones d'adolescents se mettent soudain à s'agiter. Le premier fut la création d'une nouvelle radio, le 3 avril 1955, qui se voulait jeune et décapante et qui s'appelait **Europe Numéro 1**. Une nouvelle tranche horaire (17h30 à 18h30, pour coller avec les horaires de sortie des lycéens) fut dédiée à ces nouveaux sons venus des Etats-Unis et d'Angleterre ; **ce fut la naissance de « Salut les Copains »**.

Secundo, fin 1959, début 1960, un grand ado belge de 16 ans, prénommé Jean-Philippe, participe tout timidement à une émission de télé patronnée par Line Renaud, qui le présente comme un jeune chanteur américain. Il y chantera 2 chansons « *Laisse les filles* » et « *T'aimer follement* » reprise d'une chanson de Dalida : accueil mitigé !



Cependant la maison des disques 'Vogue' le remarque et lui fait sortir un second disque « *Souvenirs, souvenirs* » qui va le propulser en haut de l'affiche et le faire devenir en quelques jours le point de cristallisation de l'attention et des espoirs de nos jeunes ados. Le roi du rock français des années 'yé-yé' était né !

Il ne faudra alors que 6 mois pour que tout bascule et que la vague devienne un tsunami. Il atteindra son apogée dans la folle nuit du 22 juin 1963, lors du concert public et gratuit de la Place de la Nation, où plus de 200 000 'jeunes' ont créé un véritable mini-Mai 68, cinq années avant sa date.

Mais c'est déjà une autre histoire, celle des sixties, dans laquelle nous nous promènerons... peut-être... un jour ? J'ai cependant conscience d'avoir frustré certains d'entre vous qui n'apprécient peut-être pas cette musique. Je les prie de m'en excuser et je leur promets que, dans un de ces prochains bulletins, je développerai de façon beaucoup plus détaillée les grands succès de la chanson française de cette décennie.

Allons mes amis, bon vent et gardez la rock'n roll attitude

Michel Décot-Albert (05.2010)

Pour ceux qui connaîtraient mal la beauté et l'émotion du blues, faites-vous un grand plaisir en écoutant l'extraordinaire «Sky is crying» de Gary B.B. Coleman. Pour cela, positionnez votre curseur sur la ligne bleue (sur l'écran de votre PC, bien sûr) et appuyez sur la touche CTRL de votre clavier (laissez votre doigt sur CTRL) en cliquant sur l'oreille 'gauche' de votre souris :

<http://www.deezer.com/fr/#music/result/all/b.b.%20coleman%20the%20sky%20is%20crying>

Cliquez en bas de l'écran, sur le petit triangle (v) près du titre... et savourez la magie du mariage d'une guitare et d'une voix ! N'ayez aucune crainte, tout est parfaitement légal et gratuit !

Nota : Le bon fonctionnement de cette nouvelle et intéressante possibilité dépend aussi du niveau de configuration des softwares installés sur votre PC (Windows, Internet et Deezer). Dans l'hypothèse d'un non-fonctionnement de la 1ere solution proposée, essayez la solution suivante : faire un « copier » de la ligne rouge ci-après **BB COLEMAN the sky is crying** connectez vous à « Deezer » (via ou non Google) et « coller » cette ligne dans la zone de recherche de Deezer, puis appuyez sur « Rechercher ».

N'hésitez pas à me donner vos impressions, bonnes ou mauvaises, liées à cette expérience (réponses après le 10 Juin).